

Le bruit des moteurs **Chirer pour prendre sa place**

Mathieu Bédard

Numéro 329, hiver 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/99035ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bédard, M. (2022). Le bruit des moteurs : chirer pour prendre sa place. *Séquences : la revue de cinéma*, (329), 22–22.



LE BRUIT DES MOTEURS

CHIRER POUR PRENDRE SA PLACE

MATHIEU BÉDARD

Générique. Une BM *chire* devant des paysages naturels figés et les lieux mornes d'une petite communauté endormie. D'emblée, les premiers plans du *Bruit des moteurs* donnent le ton et on s'interroge sur le sens de ce *geste de jeunes*: est-ce qu'on fait du surplace? est-ce qu'on s'amuse? ou est-ce qu'on veut tout simplement faire chier le peuple? À toutes ces questions, le premier long métrage de Philippe Grégoire répond joyeusement «Oui!» Grégoire nous offre une œuvre audacieuse qui assume son fond de rébellion, réalisant un film qui fait un pied de nez, quoique bon enfant, à un Québec un peu trop sage et respectueux de l'autorité, un peu trop endormi sous ses valeurs conservatrices et qui n'offre pas à la jeunesse une image du monde qu'elle reconnaît.

La rébellion dont il est question, c'est celle du personnage d'Alexandre, joué par Robert Naylor, un improbable agent des services frontaliers dans la vingtaine nommé instructeur d'armes à feu «depuis qu'un gouvernement de droite a décidé de faire porter des armes aux douaniers». Ses déboires commencent après que ses patrons aient découvert que sa partenaire et lui gardent leur équipement de policier antiémeute en faisant l'amour, ce que les autorités en question jugent être un comportement sexuel inadéquat. Qui plus est, l'amante d'Alexandre est une femme noire, une coïncidence qu'on peine à ignorer pour comprendre la sanction que le protagoniste subit, tant il se heurte tout au long du film à une société qui résiste à la notion de différence.

Sermonné par des supérieurs qui parlent un langage robotique de fonctionnaires,

Alexandre est suspendu et renvoyé chez lui, à Napierville. Là, il rencontre une coureuse automobile islandaise, Aðalbjörg, venue au Québec après être tombée sous le charme de la filmographie complète d'André Forcier (!). Hors de toute attente, elle s'intéresse à cette bourgade sans personnalité ainsi qu'à Alexandre, et ils retracent ensemble l'histoire de sa famille et du village de Napierville, où la rébellion des Patriotes, comme il le raconte, a jadis connu son siège. Aðalbjörg ravive aussi le désir d'Alexandre de quitter sa vie de douanier pour suivre les traces de sa mère (Marie-Thérèse Fortin), qui gère la piste de *drag racing* faisant la renommée du village.

Là est donc l'originalité du propos: on y présente une figure de vingtenaire qui rejette l'autorité, mais qui n'a pas pour autant de problème à assumer ses origines et qui n'est pas fondamentalement aliénée par la vie en région, seulement par l'étroitesse d'esprit de ceux qui contrôlent et policent cet espace. Alexandre cherche une diversité salutaire (sexuelle, culturelle), tout en assumant la continuité de son histoire et en en cherchant l'originalité: Napierville et ses courses de chars, les Patriotes, les films d'André Forcier, bref, il suit l'exemple de ceux qui osent faire du bruit dans l'histoire. En cela, Grégoire formule une problématique forte pour le Québec et le cinéma québécois d'aujourd'hui: comment embrasser l'héritage local et l'ouvrir à la fertilité d'un contact avec l'imaginaire? Comment montrer que c'est ça, le cinéma et l'histoire du Québec, depuis le début?

Dans *Le bruit des moteurs*, le Québec est filmé dans toute sa grisaille, le ciel est bas, la plaine est morne, mais ce faisant, le territoire ressemble aussi à l'Islande. Il y a un «ailleurs» qui traverse l'image et qui fait de tout instant un moment de possibilité nouvelle, ancrée dans le banal. Grégoire paraît nous dire qu'il faut revoir notre rapport au lieu, le réimaginer et nous le réapproprier comme source d'émerveillement.

L'œuvre regorge d'idées cinématographiques qui jouent aussi avec cette idée de nous amener ailleurs: des inserts où, soudainement, on passe à un film d'action, la transmission de dessins pornographiques scandaleux (que le film nous laisse imaginer) accompagnée d'une bande-son exotique, des scènes de rêve qui créent peu à peu une ambiguïté tendant à confondre ce qui se passe réellement et ce qui est imaginé dans l'histoire. Et, bien sûr, le personnage fantasque d'Aðalbjörg, sorte de bon génie issu de l'imagination d'Alexandre, lui montre que tout est merveilleux en tenant tête à son défaitisme. Les symboles dans le film sont rarement subtils, mais le rire ou la surprise qu'ils provoquent sont francs, comme ces personnages de «policiers du Québec» dont l'uniforme n'est qu'un pathétique «Canadian Tuxedo» fleurdelisé.

Malgré une fin un peu rapide en raison d'un budget qu'on imagine très mince, *Le bruit des moteurs* est une œuvre qui signale la venue d'un nouvel auteur iconoclaste qui a un langage visuel et des idées propres, et qu'il faudra assurément surveiller. ▲